

DANIELLE FAVEREAU

ROBERT
ET CAMILLE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-324-6

Dépôt légal : avril 2024

Chapitre I

Pour la 233e fois, Arnaud DU CLAN DE LA PLANTIÈRE, Psychiatre renommé, fit semblant de prendre des notes (on lui avait interdit d'en prendre), après avoir confortablement installé le Président, sur le canapé vert bouteille.

Le Psychiatre connaissait l'histoire par cœur. Au point qu'il aurait pu en écrire le déroulement, à la virgule près. Si bien, qu'il en éprouvait des nausées. Ce qui ne l'empêcha pas au nom de l'État, pour la 233e fois, de conseiller à sa secrétaire de garder le secret sur la névrose du Président.

Voici donc, le récit intégral du Psychiatre qui se défendit maladroitement, au nom du secret professionnel, de chercher la moindre ressemblance avec des faits réels.

Le début de son récit prouve encore son incrédulité et ses doutes, quant à l'état mental de son illustre patient.

Bien qu'on lui eût interdit de garder la moindre trace de ces entretiens, Arnaud DU CLAN DE LA PLANTIÈRE, pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé, ne put s'empêcher dans une crise passagère de doute (en général, il ne doutait jamais de lui-même) de confier à son journal intime l'histoire du Président.

Toute sa vie, il garda à même sa peau, la clef d'un tiroir secret de son secrétaire, afin que nul ne pût prendre connaissance de ses mémoires.

Si ce récit est à ce jour révélé aux lecteurs, c'est qu'il m'est apparu incroyable, à moi humble antiquaire ayant hérité un jour du bureau du Psychiatre à l'occasion d'une vente aux enchères.

Pourtant, trouvé au fond d'un de ses tiroirs, le testament stipulait qu'en cas de décès, il fallait incinérer le même jour,

le Psy et le secrétaire. Malheureusement, le Clerc de Notaire fit une faute d'orthographe dans le testament ; au lieu « **du secrétaire** », il nota « **la secrétaire** ». Celle-ci, n'appartenant à une quelconque religion hindoue, refusa de s'immoler avec son patron. Le meuble prit donc la direction de la salle des ventes, puis de ma boutique d'antiquités.

LE FACTEUR ET L'IMPASSE DU PARADIS



« Il était une fois... » (Ce sont les propres mots du Psy.) Une petite rue, ou plus exactement une impasse, si fleurie malgré l'approche de l'hiver, qu'on se serait cru en pleine campagne.

Trois maisons se distinguaient à peine, cachées par quelques buissons. Les deux premières étaient en vis-à-vis, de part et d'autre de l'allée. La troisième, plus grande, se situait tout au fond de l'impasse.

Les trois demeures de plain-pied offraient le même aspect, d'un style un peu négligé en apparence. Certains les auraient qualifiées de « vintage ». En fait, ce qui les caractérisait, c'était leur jardin.

En plein centre de Paris, comment expliquer que chacune de ces maisons reposait sur une superficie de plus de 1 500 m², que ces terrains qui paraissaient en friche étaient amoureusement entretenus ? Ici point de désherbant. Tout poussait allègrement. Les quelques arbres fruitiers suffisaient à remplir les bocaux de fruits savoureux, récoltés à la fin de l'été. En septembre, la ruelle exhalait le parfum des confitures.

Dissimulant l'impasse aux yeux des rares promeneurs, un énorme tilleul aux basses branches, jamais élaguées, en masquait l'entrée. Seul, le facteur connaissait « L'Impasse du paradis » ; le feuillage touffu de l'arbre dissimulant le nom de la plaque.



C'était la tournée préférée de Marcel, lorsqu'il apportait le courrier dans ce secteur surplombant le Sacré-Cœur.

Bien qu'il lui faille pédaler vigoureusement, pour remonter les rues dominant le célèbre quartier, il lui semblait pénétrer dans un autre monde.

Il ne pouvait immanquablement, s'empêcher de siffloter la rengaine « C'est un jardin extraordinaire... », lorsqu'il déposait quelques missives dans les boîtes aux lettres.

Ce qui l'attirait le plus, dès l'entrée dans l'impasse, c'était les odeurs. Il pouvait, rien qu'à celles-ci, reconnaître les saisons.

Dans le jardin situé sur sa gauche, il humait le parfum des lilas, celui délicat du muguet ou du chèvrefeuille, plus entêtant celui du jasmin.

Sur sa droite, il humait à pleins poumons les fragrances d'une multitude de rosiers en buissons, grimpants, séparés par des buissons d'iris dont le bleu tranchait, sur les couleurs pastel des roses à peine écloses, des petits œillets qui étaient autant de promesses de mini-bouquets à disperser dans les maisons, ou à accrocher à la boutonnière, ce dont ne se privait pas Marcel ; il n'avait qu'à se baisser pour cueillir une fleur qu'il accrochait à son uniforme. Ce qui amusait sa femme laquelle, le voyant revenir fleuri, devinait également le changement des saisons.

Par-dessus tout, il raffolait du parfum des citronniers en fleurs, rarement plantés dans la région, supportant difficilement l'hiver, mais semblant protégés par les nombreux massifs de clématites et de rhododendrons.

Sa préférence, incontestablement, allait vers la maison au fond de l'impasse. Là, c'était une profusion d'odeurs, de couleurs.

Cette profusion de contrastes était un mystère qui ne cessait de l'étonner, car les propriétaires de ce jardin laissaient tout pousser à l'avenant, que ce soit dans ce qui ressemblait à un potager, ou à un verger ; c'était au regard, un ravissant et odorant fouillis qui aurait ravi le plus blasé des jardiniers.

Les habitants de l'impasse étaient si peu désireux d'être joints, même par courrier, qu'ils laissaient volontairement les branches des lauriers roses, retomber sur leur boîte.

Marcel les écartait délicatement, pour glisser les lettres dans les fentes, en replaçant les branches, presque en s'excusant du dérangement. Il avait compris depuis longtemps, plus de vingt ans à faire sa tournée, que les habitants de l'impasse du paradis ne désiraient pas être dérangés.

Ils lui en étaient si reconnaissants, qu'au moment des étrennes lorsqu'il fallait présenter le calendrier, c'étaient eux qui laissaient une enveloppe dans leur boîte avec une coquette somme, en remerciant Marcel, pour le choix de l'éphéméride annuel.

Il est vrai que le facteur ne prenait pas de risques. Les habitants aimaient tant vivre entourés de verdure, qu'ils devaient agréer son choix d'offrir des images fleuries, plutôt que des paysages de mer, de montagne ou d'animaux.

D'ailleurs, à part les résidents du bout de l'impasse, personne ne semblait posséder d'animal, du moins de l'avis du facteur pour lequel la gent canine ou féline offrait quelque intérêt. Les autres, il les ignorait. Pourtant, il savait que les habitants de la première maison sur sa gauche possédaient un perroquet, nommé Coco, très mal élevé ; soit il injuriait les rares visiteurs, soit il les sermonnait à coups de prières, où il était question de Dieu ou de versets sataniques, dans une langue que personne ne comprenait véritablement.



Marcel apprit que Coco avait été acheté dans une animalerie, où le volatile avait atterri suite à un abandon, son précédent propriétaire étant parti à l'étranger et surtout épuisé par les cris stridents du perroquet qui réclamait toute son attention. Le volatile se gavait de mots plus que de cacahuètes. Il lui fallait sa ration de vocabulaire chaque jour.

Lassé, son propriétaire lui récita un jour, son poème favori : « Sensation » de Rimbaud.

Le perroquet, subjugué, le répétait à l'envi, sans omettre le moindre mot. Il suffisait qu'on lui caresse le dessus de sa crête, pour qu'il se mette à réciter, telle une diva capricieuse :

— Par les soirs bleus d'été, j'irai par les sentiers fouler l'herbe menue, etc.

Dès qu'il franchissait l'entrée de l'impasse, le facteur se dirigeait vers la villa de gauche, où il se savait attendu avec impatience par ses trois habitants, bien qu'il s'agisse d'une jeune femme, Sarah, et de son fils Adam, adolescent. Il avait inclus Coco dans le trio ; celui-ci occupant une part indiscutable dans la vie de ces résidents qui le considéraient comme faisant partie de leur vie, au même titre qu'un être humain.

Il était vrai que par sa présence bruyante et originale, le volatile s'était imposé, comme faisant partie de la famille. Le facteur était accueilli d'un tonitruant « bonjour la maréchaussée » confondant l'uniforme de Marcel, avec celui d'un gendarme, ce qui amusait le facteur, car il savait qu'aussitôt salué par le perroquet, celui-ci l'injurait furieusement en une langue que Marcel ne comprenait pas : un mélange de verlan, de chinois, d'arabe qui finissait invariablement par un roucoulement susurré, où il était question de « mi amor te quiero ».

Ce matin-là, Marcel était décidé à commencer sa tournée, en allant livrer un colis aux propriétaires de la première maison de l'impasse sur sa gauche. Il se savait particulièrement attendu par Adam qui adorait recevoir une lettre de son père, expédiée d'Israël, non seulement parce que c'était son père, mais parce que celui-ci prenait soin de coller pour lui, des timbres superbes sur le coin de l'enveloppe.

L'adolescent s'était mis à collectionner des timbres de pays du monde entier. Il préférait le contact du papier à lettres, à celui des touches de son ordinateur. Donc, il écrivait à longueur de journée. Qu'écrivait-il ? Il ne venait pas à l'idée de sa mère, de jeter un coup d'œil, par-dessus l'épaule de son fils.

Elle eut été fort étonnée, car en fait Adam écrivait peu. Il dessinait. Il racontait sa journée, bien qu'elle se limitât à son proche environnement, du fait de son handicap. Tout ce qu'il dessinait avait valeur d'un reportage, haut en couleur et saveur. C'était des anecdotes concernant son perroquet Coco, la couleur des massifs toujours fleuris même en hiver.

Il en connaissait les appellations, même en latin, de l'hélébore communément baptisé « Rose de Noël ». Il dessinait chaque clochette : de fines bruyères mauves ou rose pâle, de timides perce-neige et des fleurs ressemblant à des bijoux, des camélias, des clématites de toutes les couleurs.

Pour l'heure, le jardin était silencieux. En général, on n'entendait jamais d'aboiement. Jamais aucun chien n'avait mordu ses mollets, curieux loisir des affreux cabots que leurs propriétaires se faisaient un malin plaisir de sortir, au moment de son passage, dans les quartiers les plus chics.

Marcel avait donc choisi ce quartier, pour le seul plaisir de circuler à vélo, alors que la majorité de ses confrères étaient motorisés. Il avait même refusé la mobylette flambant neuve, offerte par l'administration, la trouvant trop bruyante, pour se cantonner à son vélo.

De cela aussi, les habitants des villas lui étaient reconnaissants.

Il venait et repartait en silence, heureux du devoir accompli, complice du silence, des fleurs, des arbres. C'était pour

lui, son petit coin de paradis qu'il fallait préserver à tout prix. Aussi, ne se vantait-il pas auprès de ses amis, pas plus qu'à ses proches, du bonheur qu'il éprouvait à effectuer sa tournée par tous les temps, dans ce quartier planté là, tel un trésor en plein cœur de Paris.

Il était sur le point d'agiter la clochette accrochée à la boîte aux lettres, lorsque son regard se porta sur une silhouette franchissant l'impasse. De saisissement, il en oublia de sonner, tellement l'accoutrement de l'homme l'interloqua.

Celui-ci était bizarrement attifé, tout de blanc vêtu, pantalon et tunique. L'homme semblait connaître les habitants de la villa, car il était sur le point de pénétrer dans la propriété. Machinalement, ils se saluèrent. Le regard du facteur se porta sans arrière-pensée, sur l'ample pantalon du visiteur.

Le passant confia qu'on était drôlement à l'aise dans ce genre de vêtement, tout en désignant d'un geste bien explicite son bas-ventre. Ce que convint le facteur qui se sentait souvent à l'étroit dans son pantalon, quand il pédalait à longueur de journée.

Marcel pensa que l'homme ne devait pas être dangereux, puisqu'il semblait très à l'aise dans sa façon de parler en général, des attributs sexuels. Entre hommes, on était en terrain d'entente.

Le facteur se demandait toutefois, où il avait bien pu rencontrer cet homme dont il semblait reconnaître la voix, lorsqu'il vit Sarah surgir de sa maison, tel un diable de sa boîte.

Elle marqua un temps d'arrêt, en fixant la silhouette qui lui faisait face, laquelle ouvrit grand les bras en s'écriant :

— C'est moi, Sarah. Je suis venue vous chercher, Adam et toi.

Interdite, le regard de Sarah parcourut rapidement l'homme qui lui tendait toujours les bras, puis elle partit d'un fou rire, aussitôt suivi de tels éclats de colère qu'instinctivement, Marcel et le visiteur en rentrèrent la tête entre les épaules.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet accoutrement à la Rabbi Jacob ? Tu as loué le costume ?

— Mais, c'est moi Sarah ! Je suis Moïse Cohen désormais et...

— Quoi ? Tu es parti en t'appelant Jean-François DUPONT et tu me reviens, en te prenant pour un prophète en frisettes aussi ridicules que ton chapeau !

Elle l'injuria avec tant de noms d'oiseaux et d'autres dont ni Marcel, ni le faux juif, ne connaissaient la signification, qu'ils en restèrent bouche bée. Marcel qui avait toujours connu Sarah calme et polie en fut presque choqué.

Il est vrai qu'il y avait de quoi. Son mari faisait plus juif que juif dans ses habits. Marcel s'attendait presque à le voir se jeter sur le premier mur venu pour s'y cogner le front.

Brusquement, Sarah tourna les talons, en enjoignant à son mari de retourner d'où il venait et qu'il n'était pas question qu'il revoie son fils, comme convenu, pas avant que celui-ci ait quitté son fauteuil roulant et retrouvé l'usage de ses jambes.

Le facteur eut pitié du mari qui paraissait effondré.

— C'est loupé, se dit Marcel.

Puis, voulant consoler le père, il lui révéla que son fils allait bien. Qu'aujourd'hui, pas de chance, Adam était à l'extérieur à son cours de guitare ; une bénévoles l'y déposant chaque semaine.

Après avoir claqué la porte, les deux hommes entendirent nettement hurler « Mort aux vaches ! »

Marcel haussa les épaules, en informant qu'il s'agissait de Coco, le perroquet très mal embouché dont la crête se hérissait tout comme son vocabulaire, lorsque les portes claquaient. Ce qui était rare.

Le facteur se demandait comment prendre congé du jeune homme sans le froisser. Machinalement, il se baissa pour ramasser une pâquerette dont il effeuilla les pétales, en psalmodiant « je t'aime, un peu, beaucoup... » à passionnément, il essaya de penser à sa femme, Germaine, mais ça ne passait

pas, car il lui en voulait pour le coup des patins à enfiler, dès son entrée dans ses foyers.

Il haïssait cette nouvelle manie de sa femme. Alors, il jeta la fleur de côté, bien embêté de quitter le jeune homme dans une telle affliction, car il s'avouait qu'il aimait bien celui-ci, avant qu'un drame soit survenu quatre années auparavant, lui faisant perdre l'amour de Sarah et de faire de son fils un handicapé.

Il se rappelait le drame.

Venant d'acquérir un scooter, profitant de l'absence momentanée de Sarah, il avait proposé à son fils de l'emmener faire un tour en direction la Seine, toute proche. Adam, fou de joie s'était serré contre le dos de son père. Allait-il trop vite dans une rue mal pavée ?

Le scooter s'envola avec ses passagers. Adam atterrit brutalement à l'avant d'une péniche. Quant à l'enfant, son crâne heurta une borne d'amarrage.

N'ayant ni l'un, ni l'autre de casque, le fils se réveilla les jambes très engourdies et le père, avec une commotion cérébrale.

Sarah avait interdit à son mari de remettre les pieds chez eux, tant que son fils n'aurait pas retrouvé l'usage de ses jambes.

Était-ce dû à sa commotion cérébrale ? Jean-François vira « mystique ». Il prit pour lui les origines de sa femme, partit loin de chez lui pour intégrer un kibboutz, où il se fit baptiser « Moïse Cohen » tant qu'à faire. Il s'intéressa d'une façon morbide, au passé des ancêtres de Sarah, visitant de nombreux charniers et tous lieux rappelant un passé douloureux dont elle n'avait jamais voulu lui parler parce que, disait-elle, « Cela regardait ses ancêtres. ». Elle avait grandi dans ce grand silence, propre aux grandes douleurs qu'on dit muettes. Mais surtout, elle ne voulait pas traumatiser son fils, pour qu'il se forgeât sa propre opinion, à l'âge de raison. En un mot, elle voulait « protéger » Adam ; ce que n'avait pas admis le père de celui-ci.

— Quel gâchis, se dit Marcel, au souvenir de ce couple radieux.

Il réalisa finalement qu'il n'entretenait quelques conversations, plus intimes, qu'avec les résidents du fond de l'im-passe ; un très vieux couple, qu'il avait toujours connu là.

On ne pouvait véritablement qualifier de « villa » leur logis. De plain-pied, sans aucune marche pour accéder à l'entrée, on pouvait encore lire au-dessus d'une grande baie vitrée, sur un linteau de bois, « Cordonnerie, réparations en tous genres », grâce aux lettres blanches à moitié effacées par l'usure du temps. Par respect pour les vieux propriétaires, Marcel n'avait jamais osé leur faire remarquer que les lettres « r » et « d » avaient complètement disparu, et que l'effet pouvait paraître désastreux sur la clientèle.

Le vieil homme se prénomma Alphonse que sa femme, par affection, surnomma tonton. En retour, Alphonse pré-nomma sa femme « Babs » au lieu d'Élizabeth, trouvant son prénom, trop long à orthographier et trop pompeux à son goût.

Pour Marcel, il ne faisait pas de doute que le cordonnier n'avait pas dû réparer de chaussures, depuis fort longtemps. Il supputait même, depuis la dernière guerre.

Par charité, lors de ses premières tournées, il lui avait apporté quelques vieux brodequins ayant appartenu à son grand-père. Il en aimait l'odeur du cuir. Il lui avait même emmené un vieux carnassier qui avait dû voir bien du gibier dans ses sacoches, avec leurs traces de sang séché.

Le cordonnier l'avait si bien entretenu, que le carnassier avait retrouvé sa souplesse et sa place, avec les brodequins soigneusement astiqués, au fond d'un placard, au milieu des reliques que Marcel conservait.

Il avait cela en commun avec Alphonse, le cordonnier ; il n'aimait pas jeter. Seul Alphonse, lui, pouvait se payer le luxe de tout conserver dans sa vieille boutique. Ce qui n'était pas le cas de Marcel.

Germaine, la femme du facteur, rouspétait fort lorsqu'elle dénichait quelque vieillerie au fond de leur armoire à vêtements. Surtout, lorsque l'odeur des brodequins couvrait celle des antimites, ou de son parfum « Soir de Paris ».

Son manteau en faux léopard en était tout imprégné. Alors, elle sortait les brodequins de leur cachette, les laissait sur le balcon quelques heures, ce qui faisait qu'ils perdaient de leur lustre et de leur souplesse. Comme Marcel était pour la paix des ménages, il ramenait chaque année les brodequins, au vieux cordonnier qui se faisait toujours un plaisir de les lui remettre à neuf.

Ainsi faits, ils étaient contents tous les deux.

D'ailleurs le problème ne se posa bientôt plus, au sujet du manteau de Germaine. Un été durant lequel ils partirent une semaine en congé, elle oublia de déposer ses boules antimites dans le placard de la chambre.

Au début de l'hiver, lorsqu'elle voulut remettre le manteau, Germaine contempla avec désolation, les dégâts causés par les mites. Il n'y avait plus que des trous, à la place des tâches les plus claires imitant le pelage du léopard. On aurait dit que les mites avaient choisi à dessein, de découper les tâches par goût, soit de l'esthétisme, soit parce que les tâches claires avaient effectivement meilleure saveur.

Marcel compara les trous, à quelques dessins causés par une mitraillette. Il en conclut en son for intérieur que son arrière-grand-père porteur de ses guêtres avait dû se venger à sa manière, du mauvais sort que lui faisait subir Germaine, à longueur d'année.

Il se tut, et pour consoler sa femme, lui offrit un ciré, arguant que celui-ci serait utile pour aller visiter la Bretagne, et qu'ainsi les mites ne viendraient pas y mettre le nez, n'aimant ni la matière plastique, ni le jaune trop vif du vêtement.

Devant tant d'affirmations, Germaine acquiesça. Étant économe, elle admira la sagesse de son homme. Toutefois,

elle ne jeta pas le manteau de léopard. Elle le découpa en lanières, qu'elle rassembla pour confectionner des patins, afin de préserver le plancher du salon.

Marcel se résigna à utiliser les patins, toutefois, il pensa que son devoir de mémoire pour son grand-père lui coûtait.

Il prit l'habitude d'amener à Alphonse, toutes sortes d'objets à réparer, récupérés souvent près des poubelles, mais qu'il trouvait susceptibles d'intéresser son ami, tout en l'occupant.

Il pensait bien faire, car il constatait cette année à l'approche des fêtes de Noël, que le vieux couple de Alphonse et Babs battait de l'aile.

Pas de disputes, mais pire : ils semblaient n'avoir plus rien à se dire. Connaissant le bavardage incessant de Babs, tant Alphonse que Marcel s'en inquiétèrent.

